

1944

Un jour le débarquement

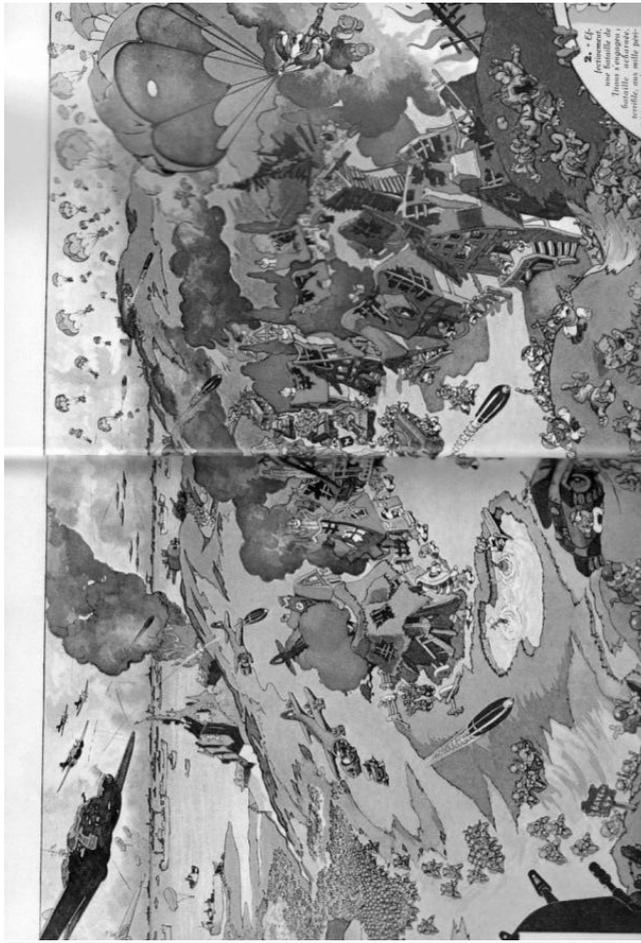
En 5 actes

Une famille en Normandie dans la tourmente

*Stop « Les sanglots longs des violons de l'automne". Stop
"Blessent mon cœur d'une langueur monotone" stop*

Jean-Louis Grognet
2 ans le 8 juin 1944





Extrait de *La bête est morte* de Calvo

En Hommage à :

Simone née Détrie et Jean mes parents

André Détrie mon oncle et parrain

Mes cousins Deveaux de Tinchebray

MJ ma tante

Philippe mon frère

Chantal et ses archives, le décodage des courriers
et sa frappe dactylographique

Acte 1

Mai Juin 1944

Au travers d'extraits de documents, récits et lettres

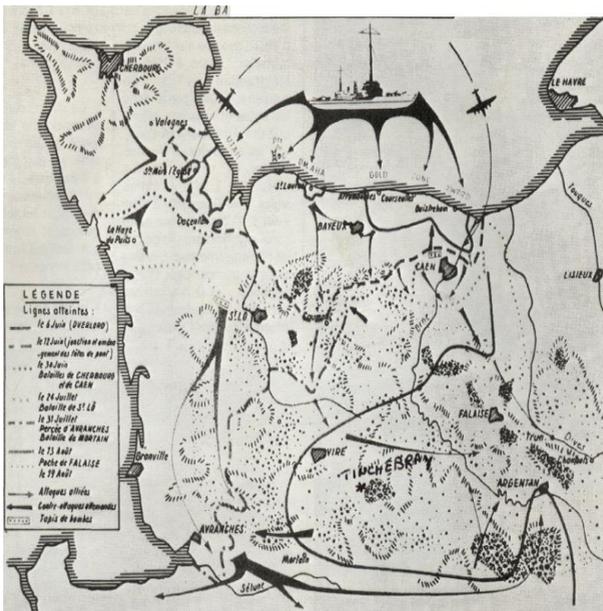
Mai 1944 La Bichetière Paris

Lettre de Jean à Simone sur un retour en train à Paris avec Philippe

Mai 1944 Odyssée de deux familles Grognet et Deveaux par Philippe Grognet

Ce même retour raconté par Philippe

Une famille dans la bataille de Normandie



De Jean à Simone Paris, 31 mai 1944

Je n'ai pas eu le temps d'écrire hier soir. Nous ne sommes arrivés à la maison qu'à 19h30 après une journée très chaude et un magnifique mitraillage entre L'Aigle et Verneuil vers 11h40!!

Le train marchait remarquablement, nous avions depuis le départ deux bonnes places assises en queue du train et nous étions persuadés qu'il n'y aurait pas de retard...lorsqu'après Ste. Gauburge, je vois tout à coup surgir quatre avions se suivant à la file indienne à 50m de hauteur et piquant perpendiculairement sur le train, du côté droit de la marche, à hauteur de la machine. Le premier avion lança une rafale, le second rien, le troisième une nouvelle rafale ... aussitôt ralentissement et stoppage du train. 4ème avion rien. Alors les gens affolés se couchaient les uns sur les autres, d'autres ainsi que les allemands se sont sauvés dans la campagne...Philippe a été très calme, il m'a bien écouté et a pu se rendre compte que la peur ne servait à rien. Nous avons déjeuné un peu sur l'herbe près d'un joli ruisseau et avec l'aide d'une nouvelle locomotive nous sommes repartis

un peu après. Le mécanicien seul avait une éraflure à la tête. Une collecte lui a rapporté 6.000frs (1.020€). La nouvelle machine n'ayant pas assez de pression pour le train a dû s'arrêter plusieurs fois pendant de longues pauses. Par ailleurs, des alertes étant signalées sur Paris - notre trajet s'est bien terminé quand même... mais à Paris...il y avait eu cinq alertes dans la journée... aussi les métros étaient chargés à craquer... Je me suis trempé avec joie dans l'eau en arrivant.



55 bd Murat Paris 16

Aujourd'hui encore alerte ce matin au moment d'aller chercher les cartes...alors je n'y suis allé que cet après-midi. Je te les expédie par le même courrier et je me dépêche de terminer cette lettre. Marie-Louise va nous aider, elle ne va

plus chez les d'Aubigné...il paraîtrait que Pierrette y va...aussi n'en est-elle pas contente! Il n'y a plus de lait depuis trois jours, 30 litres seulement et tourné! La laitière très gentille me donna ce que je veux, j'aurai 850 gr. de beurre, 2kg500 de sel, 2kg500 de pâtes. Marie-Louise n'a pas reçu la viande. Les oeufs non plus ne sont pas parvenus de Tournay.

J'ai des quantités de choses à te dire, l'heure avance et je voudrais bien chercher tes cartes ce soir. Je te dirai demain ce que j'aurai oublié. Il est question de n'avoir de l'électricité qu'une heure pendant la nuit seulement alors...vous êtes beaucoup mieux à Tinchebray. Je garde les feuilles de matière grasse et un quart de lait avec la bière. J'oubliais, tu as ton diplôme et ta décoration, je l'ai touchée aussi.

**Odyssée de deux familles GROGNET ET DEVEAUX
(cousins) par Philippe Grognet 17 ans (fils de Jean et
Simone)**

Du Mardi 30 mai au Jeudi 23 Juin

C'est-à-dire 24 jours. Il y eut 158 alertes, une moyenne de sept alertes par jour, total qui prouvait que quelque chose se préparait de l'autre côté de la Manche.

Mardi 30 mai

Après un court séjour à la Bichetière, Papa repart à Paris m'emmenant pour finir mes classes. A la gare de Montsecret, nous attendons le train, réchauffés par les premiers rayons du soleil perçant la brume; le beau temps s'annonçait. Le train stoppe à 9h. 1/4, soufflant et crachant.



Tout le monde se presse aux portières, l'on se bouscule; puis c'est la chasse à la place, nous en trouvons deux. Un coup de sifflet et le convoi s'ébranle vers la capitale.

Dans mon coin de fenêtre, je regarde avec regret le paysage passer si vite. "Le train marche trop bien, je voudrais qu'il ait une panne" me dis-je en moi-même. Je fus servi d'une manière inattendue. Peu avant L'Aigle, quatre chasseurs américains surgissent de derrière une colline boisée et attaquent de flanc la locomotive. Le premier mitraille mais vise à côté, le second examine le tir, le troisième, voyant que la rafale de mitrailleuse n'avait rien fait, lâche une seconde rafale et touche l'objectif, et le dernier imite le second. Tout cela fut fait en quelques secondes. Le train, naturellement, s'arrête et le résultat de cette attaque fut admirable: la chaudière et le réservoir d'eau deviennent passoire, un blessé très léger, le mécanicien.



A la suite de cela, tout le monde descend des voitures et va manger à l'ombre d'un pommier pour faire passer le temps; quelques-uns même vont se baigner dans une rivière située près de la voie. Les boches se cachent sous des arbres éloignés du train. Enfin, une heure et demi après, une locomotive nous remorque jusqu'à L'Aigle, et là on change de machine, qui jusqu'à Paris devait reprendre à chaque gare de la vapeur! Si bien que l'on arrive à la Gare Montparnasse avec quatre heures de retard.



Mardi 6 Juin

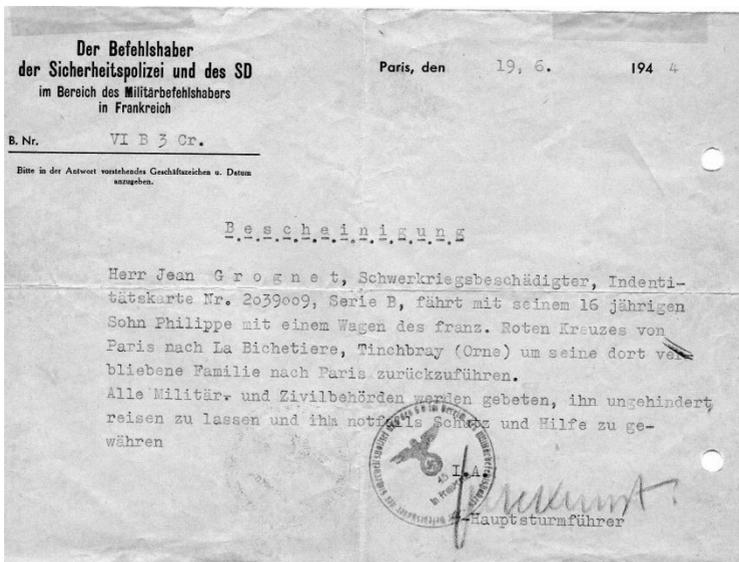
Les FORCES ALLIEES débarquent en NORMANDIE, à l'aurore, entre le sud-ouest de Bayeux et Caen. Le même jour, 80.000 parachutistes sont déposés un peu partout autour du nouveau front.



Du Mercredi 7 au Lundi 19 Juin

A l'annonce du débarquement, Papa va voir la Croix Rouge et demande si une voiture en allant du côté de Vire pourrait ramener la famille. Il n'y en a pas. Mais on pourrait aller en auto à condition d'avoir un laissez-passer. Papa va à la Gestapo et là un agent d'Himmler veut bien lui donner, mais il lui faut un certificat de la milice. On se dirige vers ce lieu, et tandis que j'attends dans un café

situé en face de la milice, Papa tâche d'avoir ce papier. Le premier jour, un milicien nous le promet pour le lendemain, mais le second jour il refuse de le donner. Le troisième jour Papa furieux va voir Bassompierre et le quatrième jour il l'obtient. Nous revenons à la Gestapo, et là obligé de taper sur la table, il l'obtient non sans mal.



Jeudi 23 Juin

Papa téléphone à la Croix Rouge, lui demandant s'il y avait une voiture pour Vire. On lui fait savoir qu'une voiture sanitaire passe par

Evreux. Je suis désigné comme guetteur pour alerter en cas de mitraillage. Mais le voyage

6

+ **CROIX-ROUGE FRANÇAISE**
Délégation Départementale de l'ORNE
51, rue du Jeudi- ALENÇON

Nom : GROGNET
Prénom : Jean
Adresse: 55 Boulevard Murat - PARIS XVIIe
Tel: AUTEUIL 95-05 - PROVENCE 38-08
Demande nouvelles de : Madame GROGNET Simone
Nicole-Bernard-Ghantal
Jean-Louis - Alain.
chez M. DEVAUX à Tropicheville près de TINCHEBRY

Observations : A ramener si possible en voiture
femme très fatiguée - deux enfants
de 22 mois et 3 mois, à moins que
l'endroit paraisse calme et sûr,
en tous cas, rapporter nouvelles.

*Calendrier très calme - Reunis avec
Guille, Marie Louise Comand, Borelle -
Impossible repartir, attendre
éventuellement calmement.*

jusqu'à Evreux fut très calme. Nous traversons des localités détruites par les bombardements. A Evreux arrivés à 6 heures, nous repartons aussitôt en changeant de moyen de locomotion [bicyclette], vers la Vieille Lyre, première étape.

Les premiers kilomètres, je marche d'un bon train, n'écoulant pas Papa, qui m'engage à ménager mes forces. Au bout de huit kilomètres, je commence à ralentir et à être fatigué. En arrivant à la Vieille Lyre, je ne sentais plus mes jambes tellement j'étais fourbu. Dans ce village, nous allons à l'hôtel, nous mangeons un dîner réconfortant et ensuite nous allons nous coucher chacun dans un lit. Toute la nuit des convois allemands passent, et le lendemain matin, le premier événement fut un mitraillage au lever du jour par un temps brumeux. Vers 9 heures, après s'être bien reposés, l'on repart vers Tinchebray.



Vendredi 24 Juin

Mieux entraînés à ce genre de locomotion, nous faisons la route avec facilité, mangeant de temps en temps un morceau de sucre. Des voitures allemandes nous doublent, nous traversons des forêts remplies de convois attendant la nuit pour reprendre la route. A midi nous arrivons à Gacé pour y déjeuner. Et vers deux heures on se remet en route espérant coucher à Flers. Tout le long du chemin, nous rencontrons des requis de Cherbourg se réfugiant vers Paris. Il fait très chaud, nous passons par des villes presque ou complètement détruites. A Argentan il n'y a plus rien, tout a été démoli. Nous couchons le soir même à Landiguou, situé à 6km de Flers. Dans ce petit village, en cherchant un logement pour la nuit, nous rencontrons le boulanger qui nous invite à dîner chez lui. Il nous reçoit d'une façon très simple, et nous fait manger à la table familiale.

Samedi 25 Juin

Nous prenons le large de bon matin, car la distance entre Landiguou et Tinchebray est de 22km. Et à 10h1/2 nous arrivons à l'improviste à la Bichetière. Aussitôt nous sommes entourés:

"D'où venez-vous comme ça? Oh quelle surprise ! On ne vous attendait pas!". Trois familles sont là, les familles Grognet, Deveaux, Baleyrier. Dans le lointain le canon de marine tonne, les avions alliés surveillent les routes, et lorsque des avions volent un peu trop bas, aussitôt on se met à l'abri. On se croit vraiment en guerre ici. On nous sert à manger avec du beurre à volonté ainsi que du lait: quelle joie de retrouver ces produits si rares à Paris.



Mois de Juillet

Les foins sont la principale occupation. Lorsque nous travaillions dans les champs, un de nous avait un sifflet et au moindre avion qui se montrait, il fallait cesser tous travaux et quand il passait au-dessus de nous, il fallait aller dans les haies. On ne pouvait faucher, faner, racler, ramasser le foin que munis d'un sifflet. La grande phrase quand les mitrailleurs arrivaient était:

"LES VLA".

Tante Marie-Louise [Amiard] appelait les avions "les artistes". Quand un bruit quelconque troublait le silence de la guerre, tout le monde sortait, les uns avec des jumelles. les autres - quand c'était l'heure de dîner – avec des serviettes de table au cou ou à la main, et lorsqu'on voyait piquer dans le lointain un avion, on s'empressait de dire: "Y PIQUE - Y PIQUE".

Toutes les nuits, les patrouilleurs boches rasant la campagne troublaient le sommeil de ces dames, car pour moi je dormais bien. De temps en temps des fusées éclairaient le sol et après on entendait un mitraillage.



Une après-midi, alors que nous déchargeons du foin, on entend dans l'air un bruit de mitrailleuse. On lève la tête et nous voyons un avion boche poursuivi par des spitfires. Au deuxième coup de l'arme à feu le boche prend feu et tombe comme un morceau de plomb, deux parachutistes en sortent à temps.



Nous trouvions aussi dans les champs des tracts envoyés par les anglais, mais le plus grand nombre était en allemand.





Depuis le débarquement les réfugiés ne cessaient de passer. Leur moyen de locomotion était la voiture à cheval, ou les pieds poussant devant eux une brouette ou portant des paquets. Nous recevions souvent des réfugiés, ils passaient la nuit, et reprenaient le chemin ne sachant pas où ils s'arrêteraient. Quelquefois des évacués emmenaient leurs vaches, leurs moutons, espérant revenir chez eux, une fois la guerre finie, et reprendre le travail au moins avec des chevaux et du bétail.

Parfois l'oncle Jacques [Détrie] venait nous voir. Or un jour il arrive après un mitraillage fait sur la route de Flers, et il nous raconte son aventure. "J'étais sur la route de Flers, lorsque deux camions allemands me doublent, et quelque temps après ils sont mitraillés. J'arrive en vue du camion qui brûlait, et faisant celui qui ne voit rien,

je passe en vitesse car je ne tenais pas à ce que les allemands me prennent ma bicyclette. Et j'ai bien fait car quelques minutes plus tard le camion sautait et tuait cinq boches."

Apprenant la nouvelle par TSF que la situation s'aggrave en Normandie, alors qu'il était retourné à Paris, Papa arrive à la Bichetière, mettant un jour et demi, et, portant dans ses sacoches un poste à galène.



Les deux Philippe, Rémi et Jean-Paul [Deveaux] construisent deux plongeoirs, l'un à 50 centimètres de l'eau, et l'autre à un mètre environ. Nous faisons des projets pour une fête nautique qui malheureusement ne se fera pas. La première victime de la guerre est Jado, le chien de ma tante Thérèse (Brière) qui fut tué sur le bord de la route, on ne sait pas de quelle façon. Ensuite les boches

nous tuent de nuit un cochon à coup de revolver. Quelques fois des camions allemands venaient stationner la journée, avant de reprendre la route à la nuit tombante, et ils en profitaient pour demander du beurre, du lait, du cidre.

Samedi 22 Juillet

A 9 heures, un officier allemand demande à tante Mimi [Deveaux]: "Madame, je viens vous demander une chambre ou un bureau". Après différents pourparlers, on lui donne la salle à manger de la petite maison. On croyait qu'il y aurait quelques allemands, mais pas du tout, vers 11 heures des camions viennent se loger dans le plan en face de la maison.



Philippe

Dimanche 23 Juillet

L'effectif augmente, des soldats occupent les granges, les écuries. Ils mettent la roulante sous un toit de chaume (c'est bien le boche!). Ils commencent à amener des voitures réquisitionnées à Tinchebray, toutes remorquées par une voiture de ces messieurs. Les propriétaires des voitures avaient eu soin d'enlever une pièce vitale à leur automobile. Petit à petit, ils prennent leurs aises: les uns se lavent à la pompe située

devant la maison -charmant tableau - les autres font marcher un phone, etc.

Lundi 24 Juillet

Les occupants n'ont pas changé. Des nouveaux camions arrivent, déchargeant des munitions dans des abris pour machines agricoles pas loin de la maison. Heureusement que les pommiers camouflent bien, car les avions rodent. Dans le lointain on entend des mitrailleurs à chaque instant. Rémi sachant un peu l'allemand tâche de nous avoir des cigarettes. Ils en donnent peu, car eux sont restreints. La cuisine de Louise sert de réfectoire aux boches.

Mardi 25 Juillet

Le programme change. De nouveaux soldats remplacent les anciens partis la nuit en nous disant: "Les Américains seront là demain". Déception car le lendemain il en arrivait d'autres. Ceux-là aussi ramènent des autos prises aux civils. Ils continuent à se baigner dans notre célèbre "piscine".



Ils utilisent les plongeurs qui sont, d'après expérience, solides avec un gros S. Quelques-uns prennent le costume d'Adam, ce qui choque. Dans tous les coins de la "commune", ou du jardin, on trouve des bouteilles vides de Champagne mousseux. Le soir vers 10 heures, deux boches s'occupaient à remplir la cigarette au "bec" un réservoir d'essence, lorsque tout à coup le feu se déclare à bord. Aussitôt les boches s'interpellent "y a-t-il des munitions dans le camion - oui". Aussitôt tous se réfugient loin de la voiture qui commençait à flamber. L'oncle Jean [Deveaux] ne perdant pas une minute, ne tenant pas à ce que la maison saute, prend une grenade extinctrice et aidé d'un allemand, il la tend au-dessus du foyer. Cette grenade en éclatant éteignit d'un seul coup l'incendie. Les boches témoignent de la surprise

puis du mécontentement car en éclatant la grenade avait projeté en même temps que sur le feu une poudre blanche qui salit leur costume, et quelques-uns en avalèrent (le goût était salé). Ils ne furent même pas reconnaissants tellement ils étaient étonnés d'avoir vu l'incendie s'éteindre tout d'un coup, et le jour se termina sur une courte émotion. En effet, à l'annonce de l'incendie le reste de la famille se réfugia dans la tranchée, attendant avec anxiété l'explosion.

*Ici se termine le récit de Philippe.
Dommage...*



La Bichetière

Edition du 27/10/2018

Acte 2

Extrait de l'agenda de Simone

4 août au 3 septembre

Lettre de MJ La Sapinière Oully le Vicomte

12 juin

Un extrait de l'agenda de : Simone Grognet née Détrie:

7 juin

Quatre bombes à Tinchebray, mitraillage des routes.

Note de Chantal : Ce mitraillage se répétera presque tous les jours vers 14 h., sur la route en contrebas de la Bichetière. Les avions seront accueillis par les enfants aux cris de "les vloh! les vloh!" (avec l'accent normand).

4 août.

Les avions survolent la Bichetière toute la journée cherchant sans doute à repérer l'Etat-Major du Général Von Kluge, adjoint de Rommel, logé dans la ferme (*voir plus loin TITRES SPECIAUX DE RESISTANCE*). A minuit 1/2 deux bombes ratent de peu la Bichetière. Fin de la nuit dans le chemin creux de la Pleurière.

Dans la journée les obus tombent. Le chemin est situé entre le point de départ et le point d'arrivée des obus. On les entend siffler au-dessus de nos têtes. Deuxième nuit dans le chemin creux.



Remplaçant le maréchal von Rundstedt qui avait entamé des négociations avec les Alliés, il prend la tête du groupe d'armées D. Quelques semaines plus tard, il prend également le commandement du groupe d'armées B, anciennement dirigé par le maréchal Rommel, blessé lors d'une attaque aérienne sur le front normand.



Sur les routes de Normandie Simone et Jean-Louis

6 août

A 14 heures, évacuation d'office.

Note de Chantal La petite troupe (Jean, Simone et leurs six enfants, Mimi et Jean Deveaux et leurs huit enfants, tante Thérèse, etc.) part sur les routes, à pied. Une bétailière transporte les plus petits et les bagages. A chaque passage d'avions sur la route, la troupe s'égaye sur les bas-côtés par crainte des mitraillages.



La bétailière, Bernard

Coucher au hameau de Vieux dans un champ.

7 août

Coucher à St. André de Messei dans un champ.

8 août

Hébergement à la Sauvagère chez les Leroux.



La Sauvagère – Chez les Leroux

Août sur les routes de Normandie

11 août

Départ pour Lonlay le Tesson. Coucher à la Ferté
chez les Bergeron.

12 août

Retour à la Sauvagère.



Nicole - Camping à la Sauvagère

14 août

Le canon annonce l'arrivée des américains.

15 août

Canon toute la nuit.

19 août

Départ pour le Grand (?), la Ferté Macé.

2 septembre

Départ de la Ferté Macé. Entassés dans une camionnette dont les roues ne tiennent que par quelques boulons

3 septembre

Retour à Paris.



La Bichetière – Tinchebray Juillet 1944



Philippe et Bernard



Simone Jean-Louis Alain



Les Baleydièr
Jean-Pierre, Guite, François-Bernard, Michèle



Lisieux vue aérienne RAF

**Correspondance de MJ à Simone
La Sapinière Ouilly le Vicomte
*Après son évacuation de Lisieux***

Lundi 12 juin 1944

Que devenez-vous? Votre coin est-il tranquille? On voudrait tant avoir des nouvelles de tous et on se sent tellement isolés de tout le monde. Pour nous le baptême du feu fut

épouvantable. Réveil dans la nuit de lundi à mardi par des tirs de marine et bruits lointains et continus de tirs. Guiguite Colombe était montée en coup de vent lundi soir pour me dire: tuyau du sous-préfet, l'offensive est pour demain matin. Donc en entendant ces roulements nous nous sommes dit: ça y est. Pas ou presque pas d'aviation et on se dit débarquement dans le Nord et diversion par ici. Journée calme le mardi. Après dîner vers 8 heures 1/2, un avion très bas fait tomber un bâtiment de l'hôpital, rase la maison et décharge le train de bombes sur le chemin de Caumont(?), le boulevard et la prison. Joëlle qui se déshabillait a presque reçu le carreau de sa chambre sur le dos et a eu très peur. Marcel est allé aider à déblayer et beaucoup de personnes pensant la voie de chemin de fer visée ont quitté le quartier.



34 rue Herbet Fournet

Le calme revenu, on se couche, mais quel réveil! 3/4 d'heure de bombardement effroyable. La maison branlait et je me sentais valser dans mon lit. Joëlle et ma bonne étaient mortes de peur. On voyait le refuge brûler. Dès 7 heures Guigitte venait me dire qu'elles partaient à Prêtreville et emmenaient les enfants. Départ à pied avec bicyclette en prenant des petits chemins, soit 13 km pour la première sortie des filles. Nouveau bombardement à deux heures de l'après-midi mais je ne me suis pas rendue compte que c'était sur Lisieux et n'ai pas eu peur. Je me suis installée à partir de ce moment-là dans le sous-sol de la maison Brunet qui est bien monté et où l'on se sent

en sécurité. J'y ai vécu 24 heures. Marcel rencontrant jeudi de la Tour lui a demandé de venir me chercher en voiture à cheval et de m'amener chez les Flichy. Je suis donc chez eux, installée dans un lit, et continue mon repos physique, car moralement c'est autre chose. Les Houzard et Françoise Pajot sont aussi ici. Tous nos intimes sont indemnes, mais que de deuils. Le Docteur Colombe a perdu sa mère et sa sœur.

Quant à Lisieux, c'est un amas de cendres. Le bombardement a détruit la rue de Caen, le quartier St. Désir, la Sous-Préfecture, Nestlé; des bombes rue du Bouteiller, rue Pont Mortain...Celui de 2 heures la rue de Livarot et encore dans le centre. Enfin le feu a achevé de détruire tout le centre. Les pompiers de Paris et de Châlons-sur-Saone sont arrivés pour sauver l'hôpital et la cathédrale.



St. Jacques est brûlé, la grand'rue, la rue Pont(?) Mortain, une partie du pensionnat et toute la rue du Bouteiller. Il paraît que c'est vraiment effroyable. Le labo est debout mais une bombe est tombée dans la cour et tout est fichu à l'intérieur.

Notre quartier a été épargné. En somme il reste de Lisieux la route de Paris et toute la partie vers Pont l'Evêque à partir du jardin public et de la poste. On se demande comment on relèvera une ville. Le bruit courait que Flers était dans le même état. J'espère que c'est faux.

On ne sait rien. Aujourd'hui combats d'avions. Bombardement à l'Est. Où? je ne sais pas. Marcel déménage la maison. On essaye de sauver ce que l'on peut. Les Calliau ont reçu 2

bombes. Ils étaient heureusement dans leur cave. Ils sont partis dès 6 heures du matin, ayant trouvé une voiture, avec la jeune femme et le bébé de 7 jours. Ils sont dans la paille près de St. Martin. La maison a brûlé, ils n'ont absolument plus rien. Nous sommes coupés de tout. Plus un commerçant. La Croix Rouge organise un départ pour le courrier et j'espère que celle-ci t'arrivera.



Simone à Philippe Tincebray, 15 juin

Je t'écris toujours à toi ne sachant si vous êtes toujours ensemble ton père et toi. Que

devenez-vous? Vous auriez pu nous rejoindre à bicyclette, beaucoup l'ont fait mais je crois maintenant qu'il est trop tard. Il "paraît"?? que les anglais sont à 25 km de nous; comme nous entendons toujours le canon à peu près aussi lointain, je me demande si vraiment ils arrivent à pas feutrés!... Mais sommes toujours entourés de bombardements, mitraillages et gros passages d'avions, ça ne cesse pas. Flers est bombardé chaque jour, cette nuit les 5 Becs et la rue de la Planchette brûlait, espérons que la maison de tante Thérèse sera protégée? Je ne sais rien pour celle de Laure, jusqu'à présent elle était debout!... Menons une vie calme. Allons à Tinchebray faire nos courses à bécane sans être inquiétés du tout. Quelques convois, les allemands toujours très corrects, manquent de ravitaillement et d'essence et complètement d'aviation.

D'après Richard Lecomte de Caen, il en a sorti sa femme à bout de nerfs. C'était un enfer, quelque chose d'effroyable. 1500 tués officiels, 5 à 6.000 morts...



J'ai pu avoir 45 kg de pommes de terre, la chocolaterie nous a donné 1 kg de sucre et de cacao par personne. Tout va bien. Sommes pleins de courage, il faut bien car les Deveaux sont assez nerveux et manquent de calme. Les garçons ont construit une tranchée, espérons que nous n'aurons pas à nous en servir! Les enfants vont très bien. J.L. a un peu la colique due aux dents. Moi encore fatiguée par le manque de sommeil. Surtout ne vous en faites pas pour nous, la vie est très calme malgré les avions. Nous manquons absolument de nouvelles.

Il paraît qu'à Paris le ravitaillement manque, je suis bien ennuyée pour Phil. Quel dommage qu'il ne soit pas là, Phil Deveaux l'attend. Quand nous reverrons nous? A bientôt j'espère tout de même et à la grâce de Dieu. Plus que jamais nous sommes dans les bras du Père et nous en remettons à sa Providence.

La Sapinière
Correspondance de MJ Ouilly-le-Vicomte,
20 juin 1944

Quelle joie dimanche matin en recevant un mot de J.P. On se sent tellement isolé et coupé du monde. Mot très rapide qu'il a pu confier à un de ses camarades qui venait chercher sa mère blessée. Il dit pas de nouvelles de Tinchebray et de Flers. On voudrait pourtant avoir des nouvelles de tous. Jean? Philippe? Jacques? où sont-ils?

Je t'ai écrit une lettre la semaine dernière pour te dire que nous sommes tous en vie. Comme je ne sais pas si tu l'auras reçue, je vais probablement me répéter.

Les enfants sont à Prêtevillle près de Fervaques, partis avec les Colombe. Ils vont bien. Marcel est allé les voir deux fois. Joëlle reprend et se remet nerveusement car elle a été très choquée par le bombardement. Bernadette a beaucoup pris sur elle et n'a pas retrouvé tout son appétit. Guy va bien.

Marcel et moi sommes toujours chez les Flichy. J'ai quitté Lisieux jeudi après-midi, de la Tour ayant bien voulu me prendre en voiture. Je continue mon repos. Suis au 2ème au bon air et reste complètement couchée. Je ne vois pas grande amélioration. Toujours un peu de fièvre et la toux ne veut pas céder. Si j'ai le repos physique, le moral n'y est pas.

Marcel s'agite beaucoup, il déménage la maison. On a eu la chance de n'avoir que des carreaux de cassés. Mais le pillage est à craindre, il reste si peu de maisons. Le labo est très abimé,

une bombe dans la cour près du garage. Toute la ville, entre la cathédrale et la route de Caen, de Livarot et d'Orbec est en cendres. C'est-à-dire qu'il ne reste à peu près plus de commerçants. On se demande comment la vie pourra reprendre.

Calme plat depuis quelques jours, surtout hier où il faisait un temps affreux. Cela fait du bien et repose les nerfs.

Françoise Pajot et les Houzard sont ici. Pourtant Françoise nous a quittés hier pour aller à St. Martin. Elle a été assez choquée, elle était dans une très bonne cave mais une torpille a pris la cave de biais et a tué la moitié des occupants.

Le Docteur Colombe a perdu sa mère et sa sœur. La Générale Roche: son fils, sa mère, sa sœur, son beau-frère, deux cousins, deux domestiques, un ami de son fils et le Docteur Devaux(?) qui était chez eux. C'est effrayant. Il y a au moins 2000 morts. On dit même 1/5ème de la population avec les blessés. Le Curé d'Ouilly est rentré hier soir de Caen où il s'est trouvé coincé. Il dit qu'il y a aussi 2000 victimes. Bombardement par avions et surtout canon. Le quartier qui a pris

est entre la gare et l'église St. Pierre, Par ici, il n'y avait plus que quelques allemands mais ils reviennent depuis deux jours. C'est gai. On est un peu inquiets des jours à venir et je me demande quand je reverrai mes filles de la Ferté.

A part cela, ça va. On nage dans le beurre, le lait, la viande. Le pain est rare et très limité mais il est si mauvais que j'en ai largement (personnellement).

Les Flichy sont charmants mais ça s'éternise et c'est embêtant d'encombrer les gens. Je me ronge dans mon lit à ne rien faire. Il me semble qu'il y a tant de misères et que l'on pourrait être utile. Je ne peux même pas trier mes affaires pour donner à tous ceux qui n'ont plus rien. Je m'ennuie de mes enfants. Je me plains alors que je suis parmi les privilégiés, c'est honteux et je me dégoûte à moi-même. Mais le temps me semble long. Je suis seule les 4/5ème de la journée. J'ai voulu essayer le repos complet et ne rien faire. Alors j'ai trop le temps de penser. J'ai pourtant lu des choses intéressantes. D'ailleurs je vais retravailler. L'amélioration n'étant pas sensible,

je renonce au repos complet. Je m'embêterai moins. Je voudrais bien avoir de vos nouvelles.

Acte 3

Des extraits de lettres

Autour des dates du débarquement

Extraits de lettres

Simone Paris, 1er mai 1944

Reçu ce matin seulement la carte de Nicole, suis contente que vous n'ayez rien eu au cours du dernier bombardement. J'espère tout de même que vous pourrez sortir malgré tout samedi prochain. Si tu peux avoir des renseignements sur le car donne les moi. D'où part-il de Paris? quelle direction prend-il? à quelle heure? Sûrement quelques personnes l'auront pris à Grandbourg et tu me donneras les renseignements demandés....

Nicole Grandbourg, 4 mai 1944

8 km de Juvisy

.... En ce moment les voies ferrées ne sont pas sûres, elles sont à peine rétablies depuis les bombardements et il y a encore des bombes à retardement qui éclatent le long des lignes et quelquefois les trains sont mitraillés en plein jour...



Aujourd'hui nous avons été à Corbeil voir à l'hôpital les sinistrés de Juvisy. Nous avons déjeuné à 12 h. puis nous avons pris le train jusqu'à Corbeil, de Corbeil nous avons été à l'hôpital. C'était bien triste! Tous ces pauvres gens sans famille et sans soutien me faisaient mal au cœur. Il y avait aussi des petits bébés, mais ce n'étaient pas des sinistrés, ils étaient mignons! On leur a donné le biberon. Il y en avait de 1 an, le 23ème enfant d'une seule mère, elle avait les deux poumons pris, une autre de 5 ans qui était tuberculeuse et qui dans quelque temps doit mourir et sa maman ne le sait même pas.



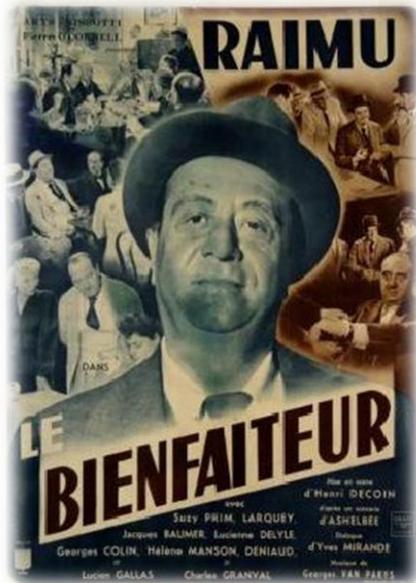
Paris Jean Vendredi 2 juin 1944
 Presque tous les ponts sur la Seine sont coupés du Havre jusqu'au Nord de Paris...le viaduc du Pecq est ébranlé, la zone serait ainsi délimitée...pour les exploits futurs de ces sales anglais, mais ils ne se pressent pas et il serait temps.

Paris, 3 juin 1944

Il est 14 h. 30, nous voici à la 3ème alerte de la journée, une de 10h45 à 11h, une autre de 13h30 à 14h, à la grande joie de Phi...puis aux nombreux regrets! enfin celle-ci. Hier deux alertes. Cette nuit une que nous n'avons pas entendue. Mais celle d'hier soir à 19h30 a été accompagnée d'une nuée de 150 avions qui arrivés par le Sud venant de l'Ouest ont contourné Paris sur la banlieue par l'Est, le Nord et sont repartis, nous les avons très bien vus à l'arrivée et au départ. Massy-Palaiseau, Juvisy, Achères, Le Pecq, etc. ont été touchés. Aux premières nouvelles il y aurait peu de victimes. Pas beaucoup de DCA.



*Paris, dimanche 4 juin 1944
Sept alertes aujourd'hui, c'est le record,
trois hier, mais nous avons toujours
beaucoup de veine...hier soir nous sommes
allés voir au Bon Cinéma des Orphelins
d'Auteuil "Le Bienfaiteur" avec Raimu.*



La 3ème alerte a été donnée dès notre arrivée au local, les gens sont sortis, nous sommes restés assis et après vingt minutes la séance a pu commencer. Film pas mal mais rien d'extraordinaire. Nuit parfaite, messe à 9, marché, viande, bon déjeuner avec alertes puis sommes allés au Parc des Princes assister aux courses derrière moto.



Alertes à notre retour. Bon dîner et re-alerte avec cette fois gros bombardement sur Choisy-le-Roi, Massy-Palaiseau que nous avons aperçu du 7ème où nous étions montés en 4ème vitesse. Temps magnifique mais je voudrais bien avoir un peu plus de vos nouvelles...



La T.S.F. nous apprend à l'instant même 22 h. 10 que les vacances scolaires commenceront le 1er juillet.

Paris Lundi 5.

Excellente nuit. Ce matin il pleut, je crois que nous en aurons pour toute la

journalée, tant mieux cela fera du bien à tous ?.. comme gens qui seront un peu plus tranquilles. Versailles aussi a été bombardé hier soir, c'est la première fois. Le quartier des Réservoirs et quelques bombes perdues dans le Parc.

Maurice Chardac Stalag VIII A, kommando

243 A

4 juin 1944

...De mauvaises nouvelles nous parviennent de France. On ne parle que de bombardements, de victimes et de misères! J'espère que ces bruits sont amplifiés et que la vérité n'est pas si grave. Ici rien de nouveau, on attend toujours et on espère pour cette année, peut-être à tort. J'espère, mon Commandant, que vous et votre famille êtes en parfaite santé. De mes parents je n'ai guère de nouvelles, le courrier parvenant très anormalement jusqu'à nous! Nous avons en ce moment un très beau temps, il fait même trop chaud!! Mais ici l'été est de courte durée. Ce n'est pas comme en France!



jean Paris, mardi 6 juin 1944
... Aux dernières nouvelles nous apprenons que la côte de la Manche est puissamment bombardée depuis ce matin 2 heures et que plusieurs tentatives d'occupation de têtes de ponts sont en voie d'exécution...en basse Seine! dont une sur le Cotentin! vous devez en avoir les répercussions auditives... Il fait mauvais temps...c'est la grande marée! Espérons que ton fils pourra te rejoindre, cela sera mieux pour toi. Il ne faut avoir aucune inquiétude de notre côté. Deux alertes cette nuit, nous en sommes à la 2ème aussi ce matin et il n'est que 10h30.
... Dans tous les cas je crois que la guerre est entrée ou passera d'ici la fin du mois dans la phase décisive qui nous permettra de respirer plus librement. Je ne pense pas avant le 15 juin quand même. Bombardement dans le lointain...bruits d'avions très élevés mais pas d'alerte... 4ème alerte à 11 h. 15 au moment où

j'allais poster ta lettre. Alerte très courte. Dernière nouvelle T.S.F. un transport anglais est parait-il en flamme à l'embouchure de la Seine. Parachutistes à l'embouchure de l'Orne! alors ce serait le comble...de les voir à Caen! D'après les premiers prisonniers il y aurait 4 divisions de parachutiste! d'engagées là...mais en mauvaise posture grâce à la réaction allemande disent les dernières informations de Radio-Paris. Il n'y a rien à craindre à Paris. Du calme, du repos, mangez bien...



Simone Tinchebray, vendredi 16 juin

T'écris en vitesse car je veux poster ma lettre entre deux mitraillages et tout est calme pour l'instant. Six bombes à Tinchebray hier soir, tombées dans des plans et sur la gare, une seule blessée. Reçu beaucoup de lettres de toi, ça fait

du bien et ce matin mot de la Croix Rouge, Les camions repartent demain, je vais voir si nous pouvons les prendre, mais n'est-ce pas trop tard? Les routes sont de plus en plus mitraillées, et Paris doit être évacué et bombardé d'après Radio bobard. Si vous aviez pu venir ce serait le mieux mais où êtes-vous ? Très bien pour la Shell et Phil, cette oisiveté me faisait très peur. Allons tous bien. Suis complètement remise mais suis encore fatiguée quoique j'aie eu trois bonnes nuits de sommeil. Mais nous recommençons à ne plus dormir. Le canon retonne. La tranchée s'achève, nous y sommes allés hier soir. Tout va bien. Bon ravitaillement excepté légumes et fruits. Guitte voudrait aussi bien rejoindre Paris, n'a aucune nouvelle de son mari. Est-il parti en Allemagne? Les maisons de tante Thérèse et Laure sont debout. Le feu s'est arrêté pile. Les carreaux sont par terre.

Merci encore pour toutes tes lettres qui m'ont réconforté. Reçu il y a deux jours celle par Vire. Merci. Donne nouvelles M.J., suis bien inquiète...

F. Martinez Firma Cari Werner
Reichenbach, 20 juin 1944

Je viens de recevoir votre lettre que j'ai lue avec un grand plaisir et qui par les noms des camarades que vous rappeliez à mon souvenir m'a ramené quatre années en arrière. Bien le bonjour à tous, en

particulier à Garder et Costaz. (odyssée parut dans le PETIT PARISIEN sur la capture de l'escadron Grognet en juin 1940 voir livre Jean Grognet, journal de guerre)

Mon cher Commandant (permettez-moi de vous appeler ainsi) que d'événements depuis Pouru-aux-Bois. Je me souviens qu'il y a 4 ans et 1 mois jour pour jour vous avez eu un geste que je n'oublierai jamais. Vous vous êtes approché de Parât, il vous a dit "j'ai faim", vous avez sorti une barre de chocolat et donné la moitié. C'était tout ce qui vous restait. J'ai appris par Papa votre nomination, permettez-moi de vous féliciter.

Dimanche prochain Martinot et moi allons voir Gerriet et Pitavinot, ils sont dans les fermes à 28 km d'ici. Nous allons pouvoir reparler du passé et aussi de l'avenir qui j'espère maintenant est proche où nous retournerons en France et où nous irons vous rendre visite puisque vous êtes à Paris.

Jean Paris, lundi 20 juin 1944

Ne vous tourmentez pas. Nous allons bien mais sommes inquiets pour vous. J'espère pouvoir vous joindre avec des papiers en règle accompagné de Philippe. Nous avons depuis hier seulement de bonnes nouvelles de Marie-Jeanne, Marcel et des enfants. Ils sont chez Mme Flichy dont voici l'adresse: Ouilly-le-Vicointe par Lisieux, Calvados.

Essayez de nous faire parvenir un message

par la Croix Rouge ou le Secours National. Comme Flers est évacuée, tante Thérèse et Guitte doivent être chez vous. Laure aurait l'intention d'aller à Dieulefit! J'espère que ce mot vous parviendra rapidement.

Philippe mange bien. Vous pouvez répondre sous double enveloppe à groupe opérations du SIPEG, Préfecture d'Alençon, qui fera suivre...

Edmée Dejussieu Rochefort, 21 juin 1944

...

J'ai reçu ta carte du 13, elle n'a donc mis que 7 jours. Ce n'est pas trop vu les circonstances.

Je viens d'acheter du bois pour 4.000 frs (680€). Je t'envoie les 500 frs (85 €). et encore merci d'arrondir la somme, tu es bien gentil. Vite de vos nouvelles...

F. Martinez Reichenbach, 25 juin 1944

Je pense que vous avez reçu ma dernière carte il y a quelques jours. Celle-ci pour vous dire qu'il m'arrive une assez mauvaise histoire. Je suis dénoncé à la police par une française qui me veut du mal comme ayant dit que les allemands perdront la guerre; j'ai été interrogé l'autre jour pendant 2 heures à la police... Cette dénonciation a été interprétée par une polonaise déléguée des françaises d'une usine de Reichenbach ... Mon cher Commandant je vous demande pour le moment (S.V.P.) de prendre bonne note de ces indications. Ne dites rien à mes

parents de cette affaire ils se feraient trop de mauvais sang et d'ailleurs j'espère que l'histoire s'arrangera. Ceci est venu à propos d'un vol de 300 marks. Elle a prétendu que je l'avais accusée et a porté une plainte en diffamation contre moi payable à l'armée allemande, une somme de 500 marks. Cette chose n'ayant pas réussi, elle a trouvé cet autre moyen de se venger.

Marie-Jeanne Boisseau Ouilly, 27 juin
Ma vieille Simone...
Marcel va tous les jours à Lisieux. La maison est toujours debout. Il a éparpillé les affaires afin de séparer les risques. Hier il a voulu déblayer le labo et essayer de fabriquer ce qui était en lieu. Je ne sais pas comment il va y arriver, sans eau, sans gaz et sans électricité. On déblaye toujours et on retrouve encore des corps, 20 jours après, c'est effrayant.....L'aviation a repris. On a le système nerveux ébranlé. Combat d'avions entre Prêtevillers et la Chaule(?). Il est tombé près de la Chaule (?) 8 américains et 2 allemands



*J'ai hâte d'avoir des nouvelles de tous.
 J'ai pourtant reçu hier du courrier de ma
 belle mère du 10, de Marie-Thérèse du 7 et
 de Robert du 16...Nous sommes parmi les
 privilégiés et je me plains. Au fond j'ai
 honte de moi et trouve que j'offre cela
 très mal à Dieu. Au début, c'est facile
 mais la persévérance est plus dure...On dit
 que l'Orne est très mitraillé.
 Ici ravitaillement abondant en lait,
 beurre, fromage, viande. Le pain est rare,
 100 gr. par personne et il est infect. Les
 Flichy ont encore des pommes de terre,
 alors ça va...*

*Jean-Paul Détrie Paris 11 juillet 1944
 Jacques est parti il y a 15 jours à
 bicyclette pour Flers, nous n'avons plus
 de nouvelles depuis son départ.
 Pas de nouvelles de Paulette depuis
 longtemps, par son frère nous savons
 qu'elle a été reçue avec mention à son
 examen de droit. Elle doit être en plein
 maquis et c'est sans doute pourquoi les
 lettres ne viennent plus. Dieulefit lui-*

même est isolé du monde, on se demande pourquoi! Enfin les hommes sont fous, il ne faut donc pas chercher à comprendre leurs actes.

Par les Aine nous avons appris la mort accidentelle d'Edouard Anger sans autres commentaires. J'ai prévenu Claude qui veut revenir à Paris avec Daniel pour travailler dans une coopérative! Une lettre de Jean Simon me donne de bonnes nouvelles des deux autres.

Voilà un bref résumé des nouvelles de la famille, ce sont les tiennes qui sont les plus rares.

A Paris rien de neuf, vie calme avec peu d>alertes en ce moment grâce au mauvais temps. On mange de moins en moins, heureusement j'ai pu envoyer la famille de Reine, mère, sœur, beau-frère, nièce et son fils en Touraine par un camion Shell et ainsi à deux nous arrivons toujours à nous débrouiller. Il ne reste plus qu'à attendre les événements en restant sur nos positions et en espérant que rien de grave n'arrivera ni aux uns ni aux autres. Si tu peux donner un mot au porteur de cette lettre, je serai bien content de savoir ce que vous devenez.

Marie-Jeanne Ouilly, 13 juillet 1944
Ma vieille,
Toujours rien de toi. C'est formidable d'être à 90 km et d'être 6 semaines sans nouvelles. Je me demande si tu reçois mes lettres. Marcel ayant rencontré l'étalonnier qui repartait au Haras du Pin

lui a confié une lettre pour Jean Deveaux, j'espère que celle là vous parviendra. J'ai reçu une petite carte de la Ferté Macé signée Cozanet et le mot de Jean écrit en camion et mis à la poste à Deauville... mes journées dans ma chambre. Marcel va presque tous les jours à Lisieux, il se débat pour faire une petite fabrication pour satisfaire les clients qui viennent le relancer jusqu'ici pour avoir des ferments. Il va aussi une ou deux fois par semaine à Prêtevillle voir les enfants et leur porter des affaires et quand il est ici, il travaille à la tranchée.

On avait au début décidé qu'en cas de bataille on se réfugierait dans un chemin creux. Très bien paraît-il mais les dames ont pris un air de panique et ont décidé de creuser une tranchée. Les hommes s'y attellent depuis quelques jours et c'est paraît-il une merveille, modèle du genre. Espérons qu'on n'aura pas à s'en servir. Vent de catastrophe lundi, provoqué par l'ordre d'évacuation de toute notre région. Tout le monde était catastrophé. Mais le calme est revenu lorsqu'on a appris que cet ordre était seulement pour les inutiles et non pas général comme le bruit en avait couru d'abord, et personne ne bouge.

Marcel est pourtant allé voir M. Poussin à la ferme et compte aller chercher la jument afin de l'avoir sous la main s'il fallait partir brusquement. Ce sera gai et comme l'exode 40 paraît une partie de

plaisir à côté.



Nous avons eu deux nouveaux bombardements à Lisieux, un petit un matin vers 10h1/2 et un autre plus violent vendredi soir (mais rien à côté du 1er). C'est le bas de la route de Paris qui a pris, côté opposé à l'Hôpital entre le Boulevard Duchesne Fournet et l'octroi, puis la route de Caen et le parvis de la basilique. Le Château du Catellier(?) route de Caen est absolument en cendres. Madame Bonnet et sa sœur ont été tuées. Les enfants et leur grand mère qui étaient dans la même chambre n'ont rien eu, ils ont été projetés dans le couloir. C'est la propriété où Phil allait avec Gilles Henrion...

Les Cailliau sont réfugiés du côté de Marolles. L'étude, la maison, tout est brûlé, ils ont tout perdu...La maison est toujours debout. Beaucoup de carreaux de cassés. Marcel a mis des meubles à l'a cave ayant constaté que les bombes éclatent à la hauteur du rez-de-chaussée. On est ravi de ce temps gris et pluvieux. Cela nous amène un peu moins d'avions et on se sent l'esprit plus libre. Tâches de m'écrire.

Ouilly, 19 juillet 1944

...Quelle joie hier, enfin une lettre de toi, celle du 27 juin postée le 1er à Pontchartrain, Seine-et-Oise. Je suis contente des nouvelles que tu me donnes et de vous savoir relativement au calme, mais pour combien de temps! car par où vont-ils passer! Ma bonne gémit à longueur de journée: "que c'est épouvantable! quelle horreur! dire qu'il faut vivre une époque pareille!.etc. etc.. une litanie de gémissements. Le malheur, c'est qu'elle déteint sur moi et que je commence à passer mon temps à geindre. C'est vrai que cette situation s'éternise. Nous avons maintenant pas mal de troupes de passage et de convois. L'aviation s'en donne à cœur joie, surtout hier où il faisait si beau. Mitraillages, bombes, hier beaucoup de canon de marine...

Vers minuit 1/2, bombe, mitraillage, rebombe mais pas plus inquiétantes que les autres fois, lorsque j'entends un remue ménage fou dans la maison. Tout le monde se lève, parle, sort dehors etc... je commence à m'affoler croyant qu'on ramène Marcel et Henri blessés. Enfin Jacqueline monte et me dit "on va dehors, car il y a des fusées de tous les côtés, et un convoi est arrêté sur la route juste devant nous. Venez-vous?". Je me lève, m'habille, puis me dit: c'est idiot, c'est un manque absolu de confiance en Dieu et me suis recouchée. Toute la maison a été un peu dans la tranchée puis au bout d'un quart d'heure ayant assez de l'humidité et de

l'inconfort est ressorti et au bout d'une heure tout le monde s'est recouché. Un ordre d'évacuation pour les inutiles a été donné. Jusqu'à présent on reste. Mais hier les allemands ont été dans plusieurs fermes et ont mis les gens dehors. Hier aussi à Dozulé et la région, ordre d'évacuation totale. Marcel doit aller cette après-midi chercher la jument pour l'avoir sous la main si le départ devient obligatoire. Nous irions d'abord à Prêteville reprendre les enfants et je crois qu'après nous nous dirigerions à petites journées vers la Ferté... Victor Cailliau a quitté Compiègne pour l'Allemagne, Les pauvres, ils auront eu toutes les épreuves depuis quelques mois. Je n'ai pas eu d'autres nouvelles de Marie-Marthe depuis le départ. Elle est installée à présent avec ses enfants à Marolles chez une vieille dame et est matériellement très bien mais son moral n'était pas brillant. Le Dr. Colombe reste très frappé par la mort de sa mère. Il n'a retrouvé que quelques ossements calcinés. Te rappelles-tu cette famille Cornu qui habitait sur le boulevard en face les Pèlerins? Ils ont quitté le boulevard après le bombardement du soir pour aller rue du Bouteiller. Madame Cornu a été tuée avec 6 de ses 11 enfants, sa sœur et son beau frère. Son mari a été très blessé et on a dû lui couper une jambe. Quelle horrible guerre et que de misères autour de soi...Depuis quelques jours avec ces menaces

d'évacuation, tous les gens enterrent. De Forceville est passé à Lisieux. Marcel l'a raté mais il a vu de la Tour» Ils sont restés plusieurs jours dans leur cave et le château est absolument par terre, ils ont pu enfin partir à bicyclette avec une remorque



...On se demande ce qu'il restera de la France à ce train là. J'espère qu'enfin Dieu aura pitié de nous et finira par faire le miracle nécessaire pour nous sauver. A Lisieux, c'est curieux, toutes les communautés sauf le Carmel ont été sinistrées, mais sur plusieurs les bâtiments sont brûlés et il ne reste intacte que la statue de la Vierge, Elle paraît dire qu'elle nous protège et que c'est en elle qu'il faut avoir confiance. Jean-Paul m'écrit avoir entendu à la T.S.F. que le Georges Leygues était devant Cherbourg. Verra-t-on André (voir plus loin le récit d'André qui est sur le Georges Leygues) arriver un jour?

...

Les Rivières sont à Grais. Fernand qui comme nous n'a que des carreaux cassés est le plus sinistre des sinistrés. Moral effroyable. Ils ne se déshabillent pas depuis le bombardement et bondissent dans les tranchées à chaque passage.

Hier soir, combat d'avions, cela claquait bien. Heureusement la brume est revenue et la nuit a été calme.

Les Foussard sont formidables. M. Foussard ne quitte pas le Secours National, organise et surveille tout, couche sur la paille dans un bâtiment avec 50 personnes.

Simone à Jean Tinchebray, 26 juillet 1944
Je profite d'une occasion d'un monsieur qui part pour la Ferté pour te mettre ce mot car j'ai grande hâte de savoir si tu es arrivé? Quand et comment? Pas trop, trop fatigué j'espère? Comment vas-tu? Mais quand aurai-je des nouvelles? Ici tout va très bien. Les enfants sont sages et ne sont plus malades. Alain est guéri et Jean-Louis grossit.

L'aviation ne cesse pas depuis le jour de ton départ, canonnade au loin, qui change de direction, gros mitraillages et bombes sur Villedieu disent les uns? ce qui prouverait qu'ils tentent de gagner Granville. Hier bataille ultra-rapide et descente d'un avion allemand juste devant nous. Il est tombé du côté de la route de Flers. Un parachute a pu s'envoler mais on se demande comment il a pu avoir le temps de sauter.

Toujours des réfugiés...

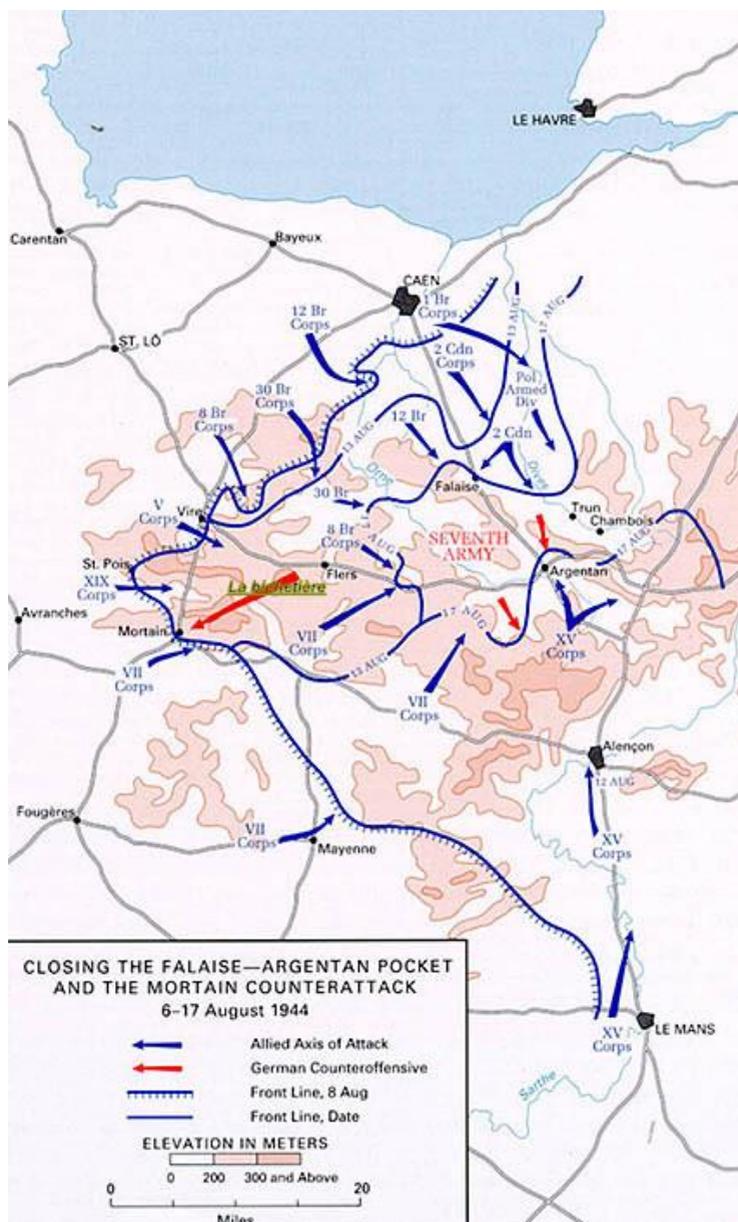
Rien de neuf à part cela. Les foins sont terminés à la grande joie des garçons qui ont construit un superbe plongeoir où ils s'amuseent comme des fous...

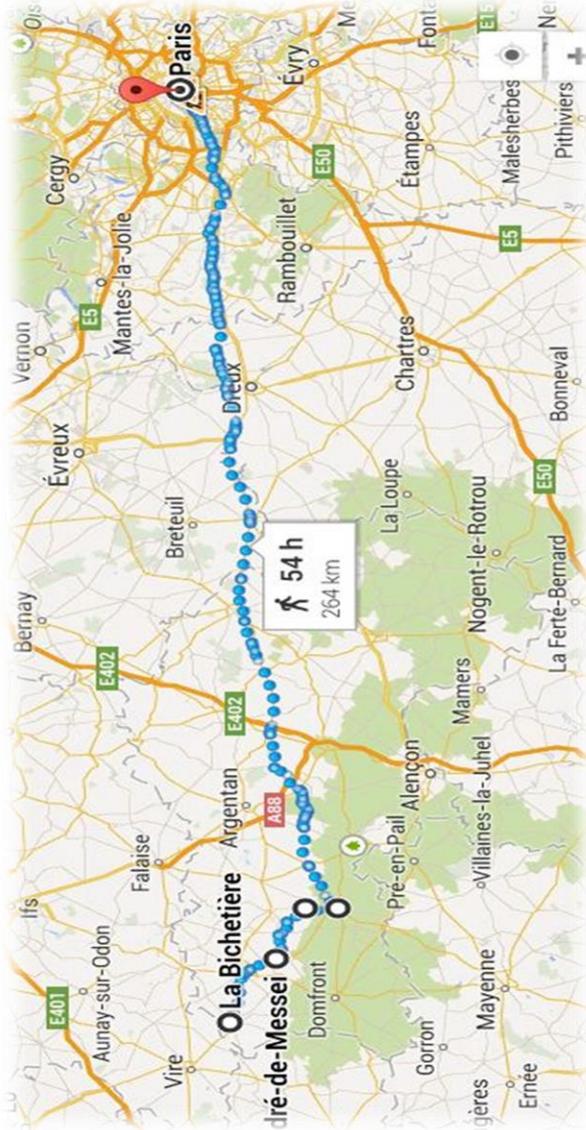
Simone Tinchebray 30 juillet
 ... Hier et ce matin coups assez violents qui font trembler les portes. Il paraît que c'est le tir allemand à côte de Vire! Ils avancent paraît-il? Nous les attendons de pied ferme. Moins de réfugiés aussi je crois que Guitte va partir peut-être demain sur ..?.. en profitant des relais de voitures pour les réfugiés. Il y a quatre jours une pleine voiture a été mitraillée. 15 blessés et un tué dont le conducteur, un brave petit gars d'une ferme d'Yvrandes de 21 ans!
 Beaucoup de passages jour et nuit qui vont sur Granville. Ça presse et l'aviation s'en donne à cœur joie. Mais les nuits sont agitées. Malgré cela on dort pas mal. Les enfants vont bien et sont sages. Alain continue à grossir et ne pleure pas. Jean-Louis grossit aussi et ses intestins continuent à bien aller.
 Les enfants ont reçu leurs notes et leurs devoirs de vacances. Les garçons ne sont pas brillants et vont se mettre au travail, les foins étant terminés. Mimi, très fatiguée, est couchée pour éviter une fausse couche... La salade y est à 25 frs (4,25€) paraît-il?...

Marie-Jeanne Ouilly, 30 juillet 1944
 Ma vieille,

Reçu ensemble tes 3 lettres des '3, 9 et 14 juillet. Je vois que vous êtes exactement comme nous. Faut-il partir? évacuer? rester? attendre? On ne sait que décider et que faire. Vraiment ils auraient pu débarquer ailleurs. Quelle fichue idée d'aller choisir Caen!! Beaucoup de gens partout. Les Roucher et Gourçon(?) ont pris la route avant hier, direction Cognac. Les Houzard se tatent. Henri est décidé, Jacqueline moins car cela l'ennuie de me laisser. Elle prétend que livrée à moi-même je referai un tas de choses et... retomberai malade. Moi, je voudrais quitter les Flichy car je trouve que nous exagérons. Il doit y avoir 2 mois que nous sommes là et nous étions venus pour deux jours. Je voudrais me rapprocher de Prêtreville pour pouvoir voir mes enfants et talonne Marcel pour qu'il cherche quelque chose. Marcel préférerait je crois si J.P. pouvait me trouver une ambulance que je parte à la Ferté mais lui veut rester et cela m'embête de le laisser seul, surtout qu'on ne sait pas pour combien de temps. Que c'est difficile de savoir ce que l'on veut faire. Ici il y a la question ravitaillement qui compte pour moi. Toujours abondance de tout sauf de pain: 100 gr. ici et à Prêtreville ils en sont à 50 gr, par personne. Ma bonne ne vivant plus part et s'est fait inscrire pour le prochain convoi de réfugiés. Je pense si nous nous réinstallons que je trouverai des réfugiés pour me servir.

Nouveau stade. Les allemands font sauter les ponts. Vendredi celui de la rue de la Sous-Préfecture à côté du labo et les deux de la rue Labbey (rue parallèle au labo). Hier celui de la rue de Caen (près du bureau du Bon Marché) et celui de la rue de l'usine à gaz. Je crois qu'ils vont juste laisser les indispensables. Mais le pauvre labo en a pris un nouveau coup. Il était aux premières loges et de nouveau les portes, la toiture, les fioles et les bouteilles ont valsé. L'escalier est déboîté. Marcel voulait y aller hier mais à cause du pont de Caen qui devait sauter les allemands n'ont pas laissé pénétrer. Il doit aller demain: déblayer, ranger et voir s'il peut continuer à travailler car les clients réclament. Il est dans une île maintenant et pour aller au labo il faut qu'il passe par la passerelle qui prend boulevard des Bains et aboutit chez Nestlé!! Nous sommes pourtant au calme. Le canon de temps à autre mais moins d'avions, ou l'on s'y habitue et depuis quelques nuits je dors très bien...





Marie-Jeanne Lisieux, 27 août 1944
Ma vieille,
Ouf. Dieu soit loué. Nous nous en sommes
tirés tous sains et saufs. Sommes rentrés
à Lisieux le 25. Maison très abîmée par la
bataille et les obus. Mais enfin, c'est
secondaire...

Lisieux, 30 août 1944
... 36 heures. Les allemands ayant fait
sauter le 22 au matin tous les ponts de la
Touques



avaient ordre de tenir deux jours de
l'autre côté de la vallée. Les anglais ont
beaucoup tiré sur le côté Rocques et les
obus partant juste derrière nous passaient
sur nos têtes.

Heureusement la réplique allemande fut
moins acharnée et les obus tombaient et
visaient la route et le croisement. Enfin,
j'ai tout de même couché une nuit dans la
tranchée mais trouvant qu'on n'y respirait
pas, les autres nuits nous avons dormi

dans le salon, toute la maison dormant dans la tranchée.

A Prêtevillle les enfants n'ont à peu près rien eu. Mais par mesure de prudence le Docteur les a fait coucher trois fois dans la tranchée. Je n'ai pas encore revu mes enfants et j'ai hâte de les retrouver. Le Docteur ne veut pas que je reprenne mes enfants sans personne...

Nous sommes donc rentrés vendredi dans une maison! c'est effroyable, il reste un carreau dans ma chambre et deux dans la sellerie. La toiture est très abîmée, un obus est tombé du côté Rivière où il y a un trou de 4m? et le reste très à jour. Il y a des trous dans les murs, dans le plafond de Guy. 4 obus dans le jardin.

Enfin c'est gai, et que de nettoyage. Heureusement pour me sauver la vie Madeleine veut bien revenir cette semaine pour remettre la maison en état. J'ai aussi Madame Lottin(?) qui vient m'aider mais c'est un véritable ... Elle salit plus qu'elle ne nettoie.

Je vais bien mais le Docteur exige encore un repos complet pour ne pas reperdre tout le bénéfice de mon séjour...

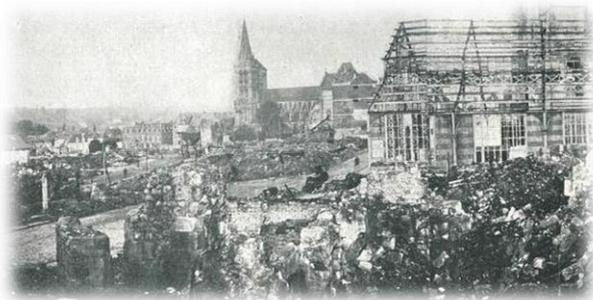
Nous allons aussi prendre des sinistrés. Il reste le 5ème de la ville et il faut loger tous les habitants.

Lisieux, 8 septembre 1944

...Nous sommes donc rentrés depuis le vendredi 25 dans une maison bien abîmée par le combat mais enfin les murs sont là. Marcel aujourd'hui vient de clouer des vitres dans la salle de bains et la

chambre car c'est vraiment froid. Cette maison sans carreaux, c'est le royaume des courants d'air. Avec cela les convois anglais ne cessent pas. Cela rappelle la circulation du retour du Grand Prix de Deauville. Tu imagines la poussière qui peut entrer dans cette maison percée. La toiture est très abîmée et il pleut un peu partout au 2ème...

Pauvre Lisieux. Je suis allée cette après-midi au Carmel. La rue du Carmel est peu abîmée mais le retour par la place Victor Hugo!



il n'en reste rien, pas un pan de mur. Quand on pense à la quantité de logements de cette place! C'est ahurissant. On recense les pièces des habitations debout et on tasse les gens! Je ne sais pas encore qui nous allons avoir, mais la chambre du milieu et celle de bonne ne sont guère habitables actuellement. Il faudrait un maçon, un serrurier et un couvreur et on ne trouve aucun corps de métier.

*Les habitants rentrent et chacun fait dans son jardin son petit tas de verre pilé..
Marcel travaille au labo. Les clients reviennent, mais il n'y a ni eau, ni gaz, ni électricité, et pour longtemps, dans ce quartier. Boulevard Herbet Fournet, nous avons l'eau et espérons un tout petit peu d'électricité dans 15 jours, le gaz dans...X mois. L'usine est en partie détruite..*

Acte 4

6 juin 1944 jour J en Normandie

Du Croiseur Georges Leygues André
Détrie raconte le débarquement

*Un extrait de COL BLEU n° 1804 du 2
juin 1984*

6 juin 1944
JOUR J EN NORMANDIE
Ou
Quarante ans après le débarquement
d'après des notes prises par le C.F. A, Détrie (frère de Simone)



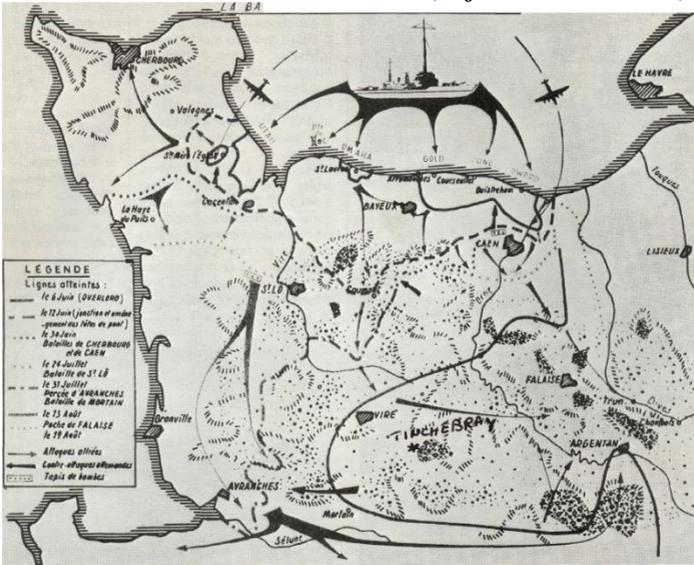
***Le 6 juin prochain les représentants des anciens des
croiseurs Montcalm et Georges Leygues se
rendront en Normandie pour assister, avec de
nombreuses délégations venues de France
et de l'étranger, aux cérémonies du 40^e
anniversaire du débarquement.***

Ces deux bâtiments appartenant à la 4^e Division ont en effet constitué, sous les ordres de l'amiral Jaujard, un élément important de la participation navale française au débarquement ; celle-ci comprenait en outre une douzaine d'unités des Forces navales françaises libres, dont La Combattante, et, bien entendu, l'héroïque commando du commandant Kieffer qui établit la tête de pont de Ouistreham.



Le Georges Leygues

La bataille de Normandie (6 juin – 19 août)



** Tichebray où étaient les Grognet et les Deveaux*

Le 14 avril 1944 le Georges Leygues quitte Oran après y avoir caréné. Nous franchissons Gibraltar et remontons dans le Nord avec le Montcalm. Mauvais temps, pavois défoncés, rambardes faussées. Le temps s'améliore au large de l'Irlande. Nous passons par le Pentland Firth entre les Orcades et l'Ecosse, puis, route au sud, nous arrivons le 19 à Newcastle sur la Tyne. Divers appareils sont installés à bord — dont un Decca qui fait notre admiration tant il permet une navigation précise. Le 27 nous appareillons pour

Scapa Flow, où nous retrouvons la Home Fleet. Sale mouillage dans la crasse et un vent de tempête, terre dénudée, froid. Quelques sorties d'exercice avec les croiseurs anglais entrecoupées de brefs séjours au mouillage, où le mauvais temps contraint de faire le quart comme à la mer. Le 6 mai, appareillage à notre grande satisfaction pour Greenock, près de Glasgow, avec une pensée émue pour ceux qui ont passé quatre hivers à Scapa...



Le C.A. Jaujard, commandant la division française de croiseurs, le 6 juin 1944.

Depuis notre départ d'Oran, toutes communications extérieures à la Grande-Bretagne

sont interdites. Ma pauvre épouse restera ainsi, jusqu'au débarquement, sans nouvelles de celui auquel elle vient de lier sa destinée. C'est qu'en matière de secret les Anglais ne plaisaient pas et prennent deux précautions plutôt qu'une.

Sur la Clyde nous procédons à des tirs d'exercice contre la terre avec les Américains, puis retour à Scapa Flow.

Le 18 mai, l'amiral Jaujard nous rejoint pour prendre le commandement de la division française de croiseurs et, quatre jours plus tard, nous quittons définitivement Scapa pour Bangor qui est l'avant-port de Belfast ; nous y retrouvons les bâtiments avec lesquels nous allons constituer la Force 0 : il y a là trois vieux cuirassés américains : le Nevada, l'Arkansas et le Texas, navire amiral, un croiseur anglais, le Glasgow, et douze torpilleurs.

De nouveau quelques sorties d'exercice et dernières mises au point du matériel. Le dimanche 28, messe sur la plage arrière du Texas : c'est la dernière avant le débarquement. L'assistance, très nombreuse, uniquement composée de marins, est recueillie. Homélie en anglais, absolution et bénédiction collectives. Demain, c'est l'inconnu ; demain est à Dieu.

L'opération Overlord

Mercredi 31 mai. La «Task force» est «scellée» — autrement dit, plus de communications avec la terre pour la Force 0. Nul ne peut quitter le bord. Les sacs plombés qui s'entassent depuis quelques jours dans la salle de bains du commandant sont ouverts et les documents qu'ils contiennent sont remis aux chefs de service. Quel volume ! ou plutôt que de volumes !

Jeudi 1 juin. Etant l'un des meilleurs du bord en langue anglaise — au royaume des aveugles... — j'accompagne l'amiral, le C.V. Laurin, notre commandant, les L.V. Cornilleau, directeur du tir, et Reymond, officier de transmissions, à la «briefing conférence» à bord du Texas.



Le cuirassé américain texas

L'amiral Bryant la préside. Il commande les groupes I et II des bâtiments de soutien, c'est-à-dire la Force 0 qui interviendra sur l'une des quatre plages de débarquement. De taille moyenne pour un Américain, blond, le visage fin, les yeux vifs et mobiles expriment la vivacité de l'esprit — simplicité, bon sens, détermination, ce sont les

impressions que nous retirons. Il décrit à grand traits l'ensemble de l'opération dont nous n'avions, du moins quant à moi, qu'une vue partielle. Il souligne l'importance des forces engagées, leurs moyens et aussi les difficultés, en particulier de navigation (surtout pour les dragueurs de mines qui nous précéderont) vers une côte où les courants traversiers atteignent 2,5 nœuds. Que trouverons-nous contre nous ? Des batteries bien armées... En tout état de cause, on ne laissera pas tomber ceux qui auront débarqué, quel que soit le sort des armes.

Quant à la date, le D. Day — qui ne figure sur aucun document — l'amiral ne veut pas l'énoncer à haute voix. Les murs peuvent avoir des oreilles... Il prend une feuille de papier, écrit «June 5», la montre aux assistants et la brûle.

Toute la journée du vendredi 2 juin se passe dans l'étude des documents, ordres, cartes. Une maquette en caoutchouc de la côte normande, de Vierville à Colleville, de plus de trois mètres sur deux, est déployée sur le sol de la salle à manger du commandant ; maisons, arbres, blockhaus, chemins, tout y est représenté. A plat ventre, nous nous imprimons dans l'œil et dans la tête ce qu'il nous faudra reconnaître de notre position au large de la côte.

Appareillage samedi à 2 heures. La Task force descend à 14 nœuds la mer d'Irlande et toute la journée nous doublons des convois qui sortent successivement des ports de la côte ouest anglaise. Que de navires ! Tous ces convois s'imbriquent les uns dans les autres sans anicroche.

Nous dépassons ainsi trois convois formés de vieux bâtiments. Leur rôle sera de s'échouer devant la côte afin de constituer un brise-lames à l'abri duquel, si le mauvais temps se lève, les troupes pourront continuer de débarquer. Ainsi finira notre vieux Courbet que nous saluons en le dépassant.

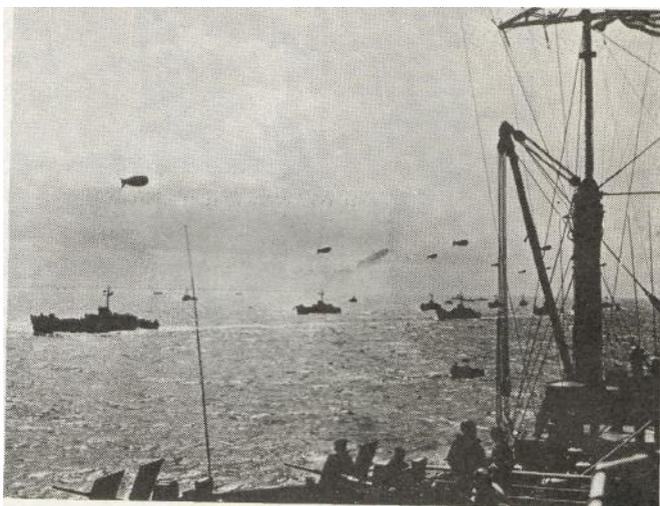
Dimanche 4 juin. Depuis mercredi nous dépouillons les instructions et nous avons eu d'abord quelque mal à nous y retrouver. Ayant à traduire l'instruction «Tirs de soutien», je me perds dans les sigles et le jargon elliptique des Américains. A l'époque les noms des différentes barges de débarquement : LST, LCT, LCH... et autres sigles — et Dieu sait s'il y en avait ! — étaient pour nous sans signification. Angoisse de ne rien comprendre, crainte de se tromper dans l'interprétation ; il faut chercher dans les autres instructions de débarquement : transmissions, navigation, fumées, DCA, « E-boats »... et autres.

La nuit y passe, les jours suivants aussi. Enfin, peu à peu, tout se clarifie.

Ce matin, dimanche, nous avons doublé Land's End et longé la côte sud de l'Angleterre. Le vent force, atteint 4 à 5 Beaufort, la mer 4. Mauvais, mauvais non pour nous mais pour toutes les embarcations et engins de débarquement qui souffriront dans cette mer courte.

Aussi est-ce sans surprise que nous recevons un télégramme ordonnant de différer l'opération : « Postpone 24 hours ». Et la Task force comme les autres convois, de faire demi-tour; route inverse pendant douze heures. Vers 17 h le temps se gâte : vent de 6 à 7 ; la mer a grossi.

Consternation générale car, après le 8 juin, les marées ne seront plus favorables, et il faudra attendre le 23 juin... Inquiétude aussi : il y a tant et tant de navires,



Que de navires



*De vieux navires échoués devant la côte
Le cuirassé Courbet à Portsmouth*



que, raisonnablement, on ne peut plus compter sur l'effet de surprise. Vers 21 h., le vent mollit. Dans l'ouest un grand pan de ciel se dégage. Le baromètre, qui n'a jamais été autant consulté, amorce une remontée ; l'espoir renaît.

Lundi 5 juin. De fait, le temps beautit au cours de la nuit. Bien qu'il y ait encore de la houle, le jour J est confirmé : demain 6 juin. L'heure H : 6 h 30. Depuis le départ, nous sommes aux postes d'alerte. A 21 h. je monte dans le télépointeur relever le directeur de tir qui va faire la tournée des tourelles et des affûts. La nuit n'est pas encore tombée, et, de tous côtés, la mer se peuple : navires de guerre de tous types à tribord avant, droit devant, à bâbord ; devant, des formations de trente à cent péniches font route péniblement vers la baie de Seine. Tout cela se dépasse, s'imbrique, mais sans désordre malgré la mer agitée. Dans les

péniches on peut voir tous ces guerriers, camions, engins..., serrés les uns contre les autres. Suivant de près les dragueurs, nous formons maintenant l'avant-garde des forces.

Mardi 6 juin. A4 h 30 je fais le branle-bas au poste central de tir des 152 afin que chacun soit bien réveillé. Un casse-croûte aide à mettre les gens sur pied. Il y a quand même dans l'air un peu d'appréhension que chacun cherche à masquer par des plaisanteries plus ou moins forcées.

Le Georges Leygues est mouillé à quelque 8 000 mètres de la côte. Avec lui, le Montcalm et l'Arkansas marquent le côté est d'Omaha Beach. A l'ouest se trouvent le Texas, le Nevada, le Glasgow et — sauf erreur — le Tuscaloosa.

Au lever du jour, la côte française se profile et nous la regardons avec un serrement de cœur : le voilà donc notre pays que la plupart d'entre nous avons quitté depuis deux, trois ou quatre ans, et dont nous sommes coupés depuis vingt mois ! Nous voilà à portée de canon avec la certitude de le meurtrir... pour lui rendre sa liberté.

A 5 h 30, la batterie de Longues ouvre le feu et nous encadre. Nous ripostons et sans doute touchons-nous une casemate ; elle ne tirera plus. Puis, à 5 h 50, nous commençons les tirs prévus sur les objectifs prédésignés. Nous crachons

allègrement trois cents coups de 152. A 6h27, H—
3 min., nous cessons le feu ; les torpilleurs et les
LCT, longeant la côte, nous relaient.



A 6 h 30, heure H, les premiers engins touchent terre. Mais beaucoup se sont déplacés vers l'est pour avoir sous-estimé les courants traversiers.

Nous sommes à mi-marée ; sur la plage, à sec ou un peu dans l'eau, apparaissent les obstacles et obstructions de toutes sortes placés par les Allemands. Des équipes s'emploient à les détruire, tandis que les «rangers» s'élancent en courant pour traverser la zone découverte

laissée par la mer et gagner le pied des falaises. Ils sont bientôt pris sous le feu d'armes automatiques. Ces tirs semblent venir de la falaise ouest de la plage, où aucun emplacement de pièces n'était signalé dans le plan de renseignements — on apprendra plus tard qu'ils provenaient d'une division allemande en manœuvre dans la région de Colleville.

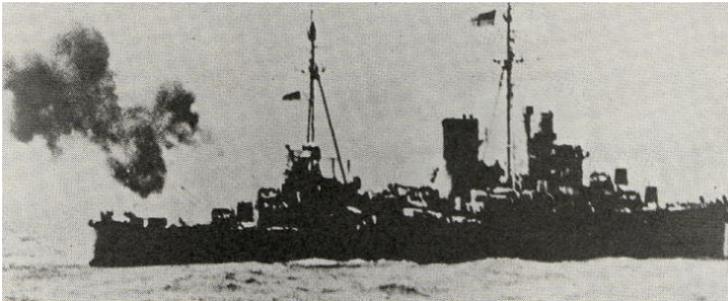


Les péniches succèdent aux péniches ; toujours déportées par le courant, elles passent beaucoup plus près du littoral qu'il n'était prévu. Leur vitesse est faible à cause du vent et de la mer. Les voitures amphibies disparaissent dans les creux de la mer. Après la première vague, les engins font la navette entre des cargos mouillés à quelque dix milles au large de la plage. La mer forte retarde les rotations, si bien que le rythme de l'arrivée des forces au rivage n'est pas respecté.

Les Allemands semblent contre-attaquer avec vigueur ; la fusillade est nourrie. Dans l'après-midi, des batteries ennemies prennent la plage sous leur feu. La situation devient inquiétante. Au PC, nous recevons des appels angoissés : « It's a hell here ! » (« C'est un enfer ici!») «Qu'attendez-vous pour détruire les batteries qui nous tirent dessus ? » Nous tirons sur des lueurs de départ de coups, mais il est impossible de les situer avec précision. L'observation aérienne ne nous aide pas.

Les Américains n'ont toujours pas débouché de la plage où ils s'entassent de plus en plus nombreux.

Les torpilleurs américains serrent la côte d'aussi près que les fonds le permettent ; ils apportent aux troupes un appui précieux. L'aviation aussi, qui tient la maîtrise totale de l'air, mais les bombardements en altitude ne doivent guère être efficaces.



*Un croiseur anglais bombarde les batteries
côtières*

Après l'optimisme du matin, on commence à redouter l'échec et le rembarquement. Nous sommes loin des objectifs que les troupes devaient atteindre dans la soirée. Heures lourdes du sentiment d'impuissance de ne pouvoir faire quelque chose d'efficace afin d'aider les troupes à terre et de l'inquiétude qui commence à nous étreindre quant à l'issue de la bataille.

Une péniche longe le bord avec des blessés. Ils refusent d'embarquer par l'échelle de pilote et préfèrent le long trajet pour rejoindre le navire-hôpital.

Sur la plage gisent de nombreuses barges ; d'autres, coulant bas, essaient de rejoindre la mère gigogne. L'une d'elles s'approche de nous ; quatre marins américains écopent joyeusement avec leurs casques ; l'un d'eux s'accroche à une bouée et se brûle au phosphore ; tous sont bientôt repêchés. Le soir arrive. Des nouvelles des autres plages filtrent, réconfortantes.

Dans notre secteur, les Américains montent à l'assaut des falaises et, malgré la résistance allemande, parviennent à prendre pied sur les hauteurs, mais au prix de quelles pertes...

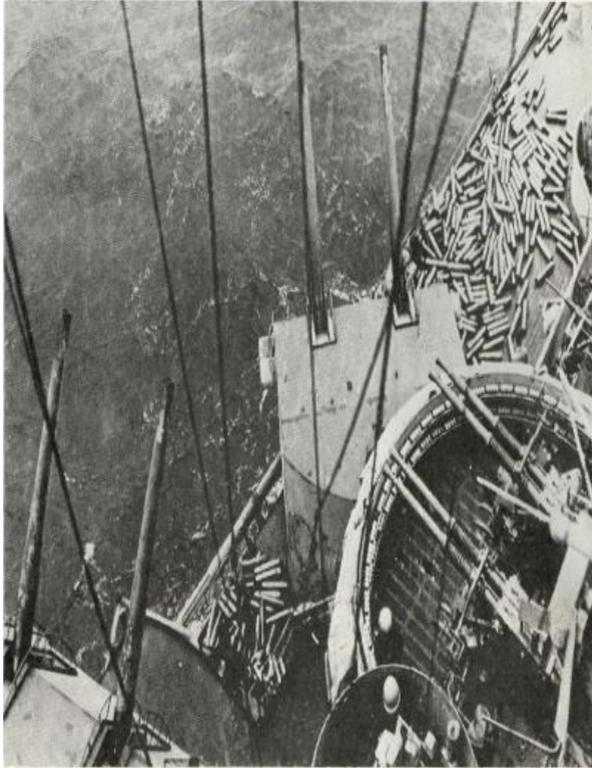
Plusieurs milliers de morts pour cette seule journée et sur cette seule plage.

Mercredi 7 juin. Le combat a cessé sur la plage, bien qu'elle soit canonnée de temps en temps. Tout le dispositif naval s'est rapproché de la terre, le temps s'est un peu amélioré ; troupes et matériels débarquent à un rythme plus soutenu.

Nous exécutons plusieurs tirs observés par un avion, à la lisière sud-est du bois de Molay, sur des troupes à Longeau — avec succès selon notre observateur aérien.

L'optimisme renaît. Nous tenons solidement Colleville et Saint-Laurent mais Port-en-Bessin est toujours aux mains de l'ennemi.

Des torpilleurs rasant la côte et font feu de toutes leurs





armes sur les hauteurs qui encadrent les plages La nuit vient. Attaque aérienne de trois Junker 88 ; ils sont tous les trois abattus dont l'un probablement par nos 40 mm.

Jeudi 8 juin. Nos troupes continuent d'avancer, mais lentement. Nous suivons leur progression sur une carte Michelin grâce aux avis recueillis par radio. A l'est, les Britanniques ont pris Bayeux, sans combat semble-t-il, chaudement accueillis par la population.

Cette fois notre SFCP — «shore fire control party», notre observateur de tir à terre — nous demande plusieurs interventions dans les environs de Tour-en-Bessin.

Sur la plage le rythme du débarquement paraît se ralentir mais on aperçoit des tracteurs et des engins qui taillent des routes d'accès à la plage ; un hôpital de campagne y est installé. Sur la falaise, hommes et machines s'affairent sur ce qui sera demain une piste d'atterrissage.

Des cargos sont coulés pour former une première digue de protection contre la mer. On voit arriver à la remorque les premiers éléments d'énormes caissons de béton — premiers éléments d'un port artificiel. Quelle organisation extraordinaire !

Vendredi 9 juin. La poche de Tour-en-Bessin se résorbe lentement ; tout au long de la nuit, tirs intermittents sur cet objectif. Au matin Anglais et Américains ont fait leur jonction.

Premiers contacts avec la population de Port-en-Bessin à qui des officiers ont apporté quelques vivres et des pavillons. Les Anglais rentrent leur pavillon dès notre arrivée pour laisser place au nôtre. L'après-midi, des gens de Port-en-Bessin viennent, en barque, nous rendre visite. La coopérative se vide à leur profit : cigarettes,

savon, fil et bien d'autres choses emplissent poches et sacs. Cela réjouit le cœur de revoir ces bonnes têtes blondes de Normands, et d'entendre leur parler grasseyant ; ils nous disent combien ils ont été surpris par l'attaque. Malgré le dur bombardement de mercredi, il n'y a eu que cinq morts dans le bourg. Nous redoutions bien pire...

Sur les plages, les cargos s'agglutinent près du rivage.

A chaque aile de la zone Omaha, les bâtiments de guerre envoient à 15 ou 20 km leurs bordées. Les hommes sont joyeux. Ils sont accoutumés à vivre et à dormir aux postes d'alerte, c'est-à-dire sur la tôle.

Samedi 10 juin. C'est sur le bois de Vernay que nous tirons aujourd'hui les derniers obus de 152 de nos soutes contre la terre ; nous n'avons donc plus de ce type de munitions. Les troupes sont maintenant, en bon nombre d'endroits, à plus de 20 km de notre mouillage et nous avons, en conséquence, l'interdiction de principe de tirer. Les habitants de Port-en-Bessin reviennent en force, les jeunes filles distribuent des baisers à tous ceux qui tendent la joue ! La générosité des matelots ne se dément pas, et chacun repartira avec son sac plein à ras bords.

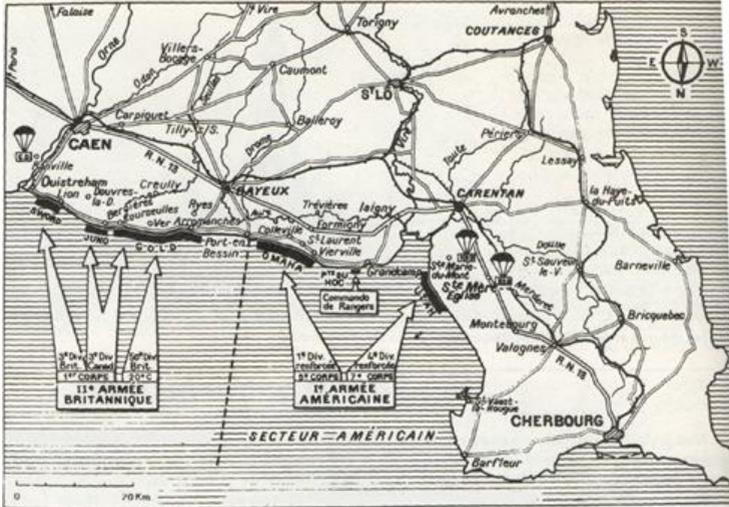
Dimanche 11 juin — Nous avons rompu des postes d'alerte. C'est bon de dormir dans un lit !

Lundi soir, je passe une partie de la nuit sur la passerelle : des avions allemands ronronnent au-dessus d'Arromanches, puis au-dessus de Colleville. Sur terre les projecteurs s'excitent, fouillent les nuages, s'éteignent... bredouilles. Dans plusieurs directions, les traceurs des Bofors décrivent des arabesques variées, tandis que les éclatements de la DCA lourde mettent comme un point sur un i au-dessus des trajectoires lumineuses. Quand un coin de l'horizon s'éteint, un autre s'allume. Sur la mer, vers le nord, les torpilleurs disposent un barrage permanent d'obus éclairants et montent la garde pour empêcher les vedettes lance-torpilles de Cherbourg de venir attaquer la flotte au mouillage.

Mardi 13 juin. Le matin, traversant à toute petite vitesse le secteur Omaha, nous observons le détail des brise-lames du port, une jetée flottante ; elle paraît déjà en service. A terre, une piste d'aviation permet aux chasseurs d'atterrir ; un autre terrain est en cours d'aménagement.

Nous apprenons que, dans la matinée du jour J, les Allemands ont déplacé quatre des cinq canons de la batterie du Hoc d'environ 800 mètres

dans des bois. Ils ont pu ainsi prendre l'après-midi sous



Les cinq plages de débarquement et les forces d'assaut alliées.

leurs feux les plages de Vierville et de Colleville. Pour nous, Overlord est fini. Mille deux coups de 152 auront été tirés par le Georges Leygues. Les objectifs ont été atteints, la mission remplie — non, hélas, sans de lourdes pertes pour nos amis américains, comme en témoignent les dix mille tombes du cimetière américain d'Omaha Beach, si grandiose dans sa simplicité, si émouvant...

Cap sur Milford Haven nous emportons le souvenir de la vaillance des soldats américains montant à l'assaut, et, sur un autre plan, celui d'une

organisation d'une ampleur sans précédent dans l'Histoire



*Les cuirassés pilonnent la côte
N.B. Ce jour-là, 6 juin, se trouvaient également
devant les côtes de Normandie les quatre
célèbres corvettes de la France libre, un
torpilleur, quatre frégates, six chasseurs, des
M.T.B. et des dragueurs.*

Un autre témoignage du Georges Leygues : Gilbert Courtel

Gilbert Courtel c'est une voix gouailleuse de Titi parisien, un môme d'Argenteuil doté d'un sourire malicieux qui n'est pas sans rappeler celui de l'acteur Martin Lamotte. Un témoignage déconcertant de simplicité, d'humanité, à mille

lieux de la geste héroïque que décrivent certains (trop ?) beaux parleurs.

« Avant le débarquement... et bien il faut le préparer. Il y a les entraînements et donc on est montés d'Angleterre en haut, à Scapa Flow, de Scapa Flow on est descendus à Belfast et de Belfast on a pris la route pour venir en face Port-en-Bessin. Ça c'est le 4 et 5 juin.

Le 6 au matin on était en place et bah... on a fait ce qu'il y avait à faire : on a bombardé. Et avant d'en arriver là il y avait les dragueurs de mine qui avaient fait un chenal pour chaque bateau. Alors on naviguait comme, comme ça... (ça main décrit des zigzags). On est arrivé là, il faisait nuit. [...]

L'équipage c'était tout un chacun « chef ? je peux aller aux chiottes ? » ... tout l'équipage ! Si y en a un qui me dit qu'il n'a pas eu la pétoche... Tout de suite on a eu le droit à un coup de rhum. Ça a remis tout le monde d'accord... et c'est reparti ! (éclats de rire) »

Ça se passe comment cette journée ?

«Ça se passe que... (il cherche ses mots) ça sent la poudre hein ! Et puis les premiers chalands qui partent des bateaux... (la voix se fait plus hésitante, émue) et puis il y a ceux qui reviennent aussi parce que les navires hôpitaux ils sont derrière. Et là il y en a un, je le reverrai toujours, il avait son œil droit au niveau de la joue qui

pendait là. Il se rapproche de nous en nous disant « vous pouvez me prendre à bord ? » et on répond « les navires hôpitaux, c'est derrière ! ».

Nous, on a bombardé. On a bombardé jusqu'à Bayeux. On est restés là du 6 au 19 juin 1944. On a pas allumé tous les jours, c'était juste au départ. C'était pas évident tout de suite le Débarquement. Cela a failli être... (il sifflote, comme pour signifier un échec).

L'un des objectifs assigné à Gilbert Courtel et au Georges Leygues: la batterie de Longues-sur-Mer située à l'est de Port-en-Bessin.



Wikicommons.

Chaque bateau avait un observateur qui avait été parachuté la veille ou l'avant-veille. Nous il s'appelait Gaspard. Il était en communication directe avec la passerelle. Moi mon poste de combat était près de la passerelle.

J'étais patron d'affût de canon et on entendait tout ce qui se passait. Et puis à un

moment on a pu entendu notre Gaspard. On avait plus de lien avec lui... Et lui il nous disait : « à tel endroit, trop court... », «Ça y est c'est bon... » quand on a fait la batterie de Longues. Et puis plus rien. Où c'est qu'il est passé ? 36 heures après on a entendu Gaspard. Il était encerclé, avec des Allemands. Il avait bouffé tout ce qu'il avait à manger comme papiers et puis il attendait. Quand on l'a repris il était content !

Et puis après, quand il n'y a plus eu à boire ni à manger dans le bateau, on est reparti. Et puis les munitions on avait tout vidé. Alors on est reparti en Angleterre. »

- Refaire le plein de munitions ?

- Refaire le plein de pinard tout de suite ! (rires)

De munitions après. (Plus sérieusement) Je peux pas dire que c'est dur le Débarquement. J'y ai participé mais je n'ai pas mis les pieds à terre. Cela a été dur pour ceux qui étaient à terre. C'est là qu'on dit : « et dame ! merde ! heureusement que je suis marin ! C'est ça le truc ! »

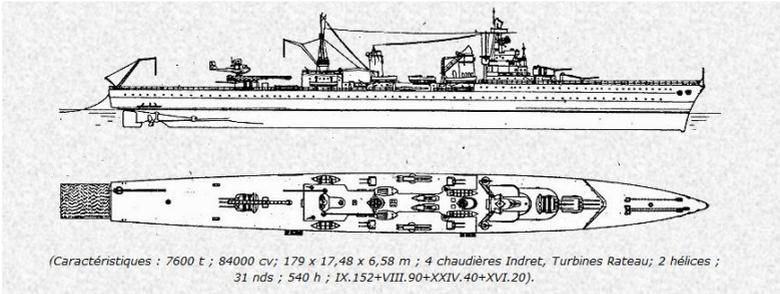
A OUISTREHAM, LE 1er BATAILLON DE FUSILIERS MARINS COMMANDOS

Seuls cent soixante-dix-sept Français, emmenés par le lieutenant de vaisseau Kieffer, ont débarqué le 6 juin 1944 en Normandie : le 1er bataillon de fusiliers-marins commandos comprenait trois « troops » (compagnies) commandées., la première par l'officier des équipages Lofi, la deuxième par le lieutenant Amaury, la troisième par le maître principal Faure. Ils faisaient partie de la 1ère brigade des « Spécial Services » sous les ordres du général lord Lovât.



*Le commando Kieffer débarque le 6 juin sur
Ouistreham*





*Le croiseur Georges Leygues (1952)
Photo prise depuis le La Fayette (SHM Toulon)*

Acte 5

19 août 1944

Jean Grognet (FFI) sauve La Sauvagère





EXPOSE des FAITS (Titres spéciaux de Résistance)

...

Fait trois voyages de liaison avec la région de VIRE (275 km à bicyclette avec un poste de TSF) après le débarquement allié en Normandie, et signale le P.C. du Général Von Kluge à la BICHETIERE près de TINCHEBRAY (Orne) qu'il fait bombarder malgré la présence de la famille.

Dans la suite, a assuré la liaison avec les alliés dans la région de la FERTE-MACE, et commandé le 14 août 1944, un détachement de

blindés de la 3^{ème} Armée Américaine à l'attaque pour la prise de LA SAUVAGERE (Orne) qu'il a dirigée lui-même et où il a été blessé (cité à l'ordre du Corps d'Armée au titre de la RESISTANCE pour sa brillante conduite)

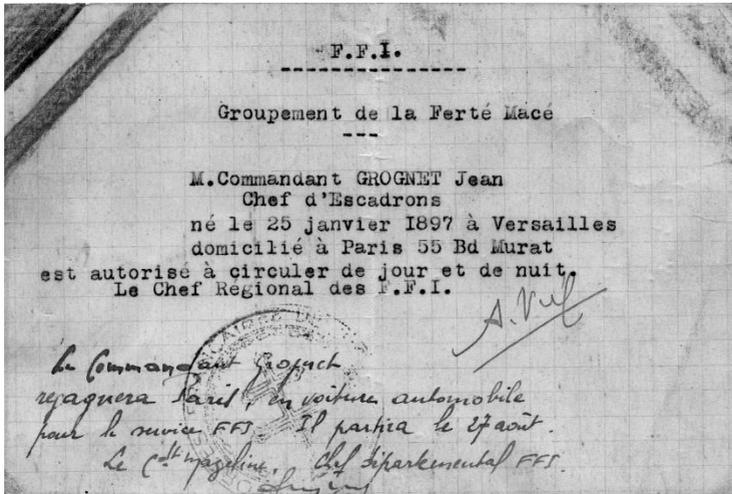
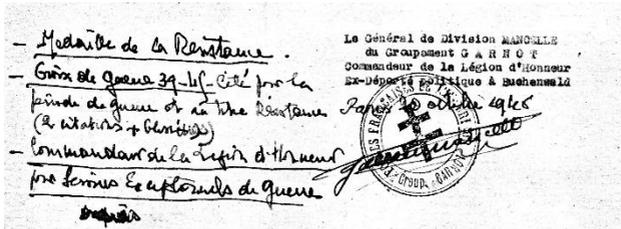


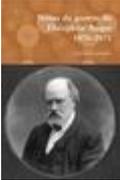


Table des matières

De Jean à Simone Paris, 31 mai 1944	6
Odyssée de deux familles GROGNET ET DEVEAUX (cousins) par Philippe Grognet 17 ans (fils de Jean et Simone)	10
Un extrait de l'agenda de : Simone Grognet née Détrie:	32
Correspondance de MJ à Simone La Sapinière OUILLY le Vicomte <i>Après son évacuation de Lisieux</i>	42
Simone à Philippe Tinchebray, 15 juin	47
La Sapinière Correspondance de MJ OUILLY-le-Vicomte, 20 juin 1944	50
Extraits de lettres	56
6 juin 1944 jour J en Normandie	87
Un autre témoignage du Georges Leygues : Gilbert Courtel	112
A OUISTREHAM, LE 1er BATAILLON DE FUSILIERS MARINS COMMANDOS	116
Jean Grognet et les FFI 19 août 1944	122

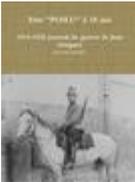
Les publications de l'auteur, à voir sur :

<http://www.lulu.com/spotlight/gjl>



Notes de guerre de Théophile Anger :

16,00 €



14-18 journal de guerre de Jean Grognet :

13,00 €



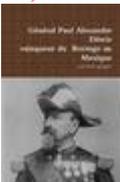
39-41 La Cavalerie face aux chars allemand :

13,00 €



1943 - 1944 Jean Grognet et la Résistance :

12,46 €



Général Détrie le vainqueur du Borrégo - Mexique :

13,00 €